

Dimitri Eipides
« Je suis un créateur de liens... »

Guilhem Caillard

Number 279, July–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2012). Dimitri Eipides : « Je suis un créateur de liens... ». *Séquences*, (279), 18–19.

Dimitri Eipides

« Je suis un créateur de liens... »

On ne présente plus Dimitri Eipides : cofondateur du Festival du nouveau cinéma de Montréal en 1971, voilà quarante ans qu'il arpente les festivals de cinéma aux quatre coins de la planète. Programmateur dans l'âme, il mène une sempiternelle chasse aux meilleurs films. Intervenant auprès des festivals de Toronto (TIFF), mais aussi de Reykjavik (RIFF) — qui partage des affinités avec la Grèce, par son histoire et un certain isolement géographique —, c'est finalement à Thessalonique que ce Grec d'origine a élu domicile. Eipides est à la tête des deux plus grands festivals du pays : le Thessaloniki International Film Festival (en septembre) et le Thessaloniki Documentary Festival (mars). Mais le documentaire reste son coup de cœur : c'est au sujet du grand rendez-vous qu'est devenu, en à peine quatorze ans, le TDFF, que nous l'avons rencontré en mars 2012. On disait la dernière édition de cet événement condamnée par la situation économique du pays. Que nenni : 50 000 billets vendus cette année, une augmentation de 3 000 par rapport à 2011. Retour sur ce qui fait l'identité du TDFF et la force de l'engagement de son directeur.

Propos recueillis par **Guilhem Caillard**



Dimitri Eipides (Photo : Ververidis Vasilis)

La plupart des films grecs présentés cette année ont été réalisés en 2011 et 2012. Que disent-ils sur la situation du documentaire en Grèce aujourd'hui ?

Que les choses ont beaucoup changé. Que le documentaire grec est en nette progression. C'est une pratique cinématographique relativement nouvelle dans le paysage hellénique. Les créateurs ont beaucoup appris, amenant le genre vers de grandes problématiques sociales, politiques. Notre festival a su jouer son rôle. Auparavant, les documentaristes pouvaient bien faire un film, mais que se passait-il ensuite ? Rien ou presque. Car il n'y avait pas de lieux de diffusion. Les créateurs frappaient un mur dans leur propre pays. Le festival a montré la voie vers un public. Et vice versa : nous avons formé ce public au documentaire. Le Doc Market a permis de créer des rencontres pour les professionnels locaux, révélant l'existence d'acheteurs internationaux.

Le festival est cette année une tribune particulière pour la crise que traverse en ce moment la Grèce. Parmi les films les plus prenants sur le sujet, se distinguent *Krisis* (Nina Maria Paschalidou, Nikos Katsaounis, 2011), *Children of the Riots* (Christos Georgiou, 2011), *155 Sold* (Yorgos Pandealeakis). Dans le catalogue officiel, vous commencez par dire qu'en ces temps difficiles, le documentaire est le genre dont nous avons le plus besoin. Favorise-t-il une meilleure compréhension de la situation du pays auprès des spectateurs grecs ? Le TDFF chercherait ainsi, en ces temps d'amalgames et de discours simplifiés, une alternative ?

Certainement. C'est une fenêtre venant contrecarrer les idées fausses véhiculées par la télévision grecque et surtout imposées par les médias internationaux. Depuis que la Grèce connaît d'importants bouleversements, les agences de presse internationales diffusent certaines informations à son sujet. Il faut rester très prudent, car la plupart sont liées à des pouvoirs politiques qui pratiquent des jugements infondés ou grossiers, faisant de la Grèce un bouc émissaire. C'est là que le documentaire, un formidable média de la réalité directement connecté aux personnes, intervient. C'est un art de l'immédiat, produit par ceux directement concernés. Cette année, en effet, on le remarque plus encore. Nous avons plus que jamais besoin d'opinions exprimées sans filtre. Les journaux télévisés, bien qu'utilisant souvent la voix de l'interview, n'expriment au final rien de véridique — le documentaire est la voix du peuple, et les films de la crise cette année évoquent le problème en profondeur.

J'ai rencontré le réalisateur de *Oligarchy*, Stelios Kouloglou. Son film revient sur les politiques néolibérales, du Chili de Pinochet aux valeurs défendues par Milton Friedman (principal théoricien du libéralisme), pour aboutir, bien sûr, à la Grèce de Papandréou, ses relations avec l'Europe et l'implication de la banque d'investissements Goldman Sachs au sein de la machine politique du pays. Kouloglou m'a confié avoir commencé son enquête il y a tout juste un an. En ressort un sentiment d'urgence manifeste : pourrait-on l'étendre à l'ensemble des films sur la crise figurant dans la programmation de cette année ? Dès les premiers événements survenus à Athènes en 2008, les documentaristes ont en effet ressenti ce besoin de documenter rapidement la crise. Question de survie. Et pour contrer la désinformation. L'urgence vient aussi du fait qu'il s'agit d'exprimer une opinion personnelle. Parmi notre sélection

de «documentaires sur la crise», il n'y en a pas un qui doit être montré plus qu'un autre: tous ont une approche très spécifique, traitant parfois du sujet indirectement (comme dans *100*, de Gerasimos Rigas, qui évoque le quotidien des policiers athéniens). Pour les personnes à l'extérieur de la Grèce qui souhaitent comprendre, notre corpus est une mine d'informations. *Indignados*, le dernier film de Tony Gatlif entre fiction et documentaire, a pour principal sous-texte la crise étendue à toute l'Europe. De l'Espagne aux problèmes des flux migratoires clandestins, ici même en Macédoine, c'est un «film pot-pourri» que nous avons cette année décidé de placer en ouverture. Notre sélection devait refléter les problèmes individuels, mais aussi les menaces d'effondrement économique mondial. On ne pouvait passer à côté: vous savez, personne ne s'attendait vraiment à de tels bouleversements; les travailleurs grecs ont soudainement perdu leurs emplois. La peur est d'autant plus forte aujourd'hui, et je crois que nous allons encore longtemps entendre parler de ce qui se passe ici.

Parlez-nous du choix de votre visuel pour la 14^e édition du festival: des fils barbelés entremêlés sur fond bleu.

C'est un écho au sentiment d'enfermement de nos sociétés. C'est la perte de liberté induite par la récession économique, la façon avec laquelle on a lâchement enfermé le peuple grec dans des idées préconçues. La Grèce a toujours été relativement isolée, mais là, cette image souligne la récente ségrégation faite envers le pays par certains leaders européens. Comment peut-on dire que les Grecs sont fainéants? Un tel raisonnement généraliste est superficiel. Des gens continuent à travailler, et à travailler fort, tous les jours.

Le budget total du festival s'élève à 700 000 euros. Il y a quelques semaines, en visite aux festivals de Göteborg (Suède) et Rotterdam (Pays-Bas), vous avez dû rentrer à Thessalonique d'urgence. La sécurité financière du festival était menacée. Comment avez-vous finalement pu assurer la tenue de l'évènement, dans de telles conditions?

Des sacrifices ont été faits, à commencer par la réduction des salaires. Pour la seconde année consécutive, nous n'avons reçu aucun soutien du gouvernement. Athènes nous a fait des promesses. Rien n'est venu. Malgré les plans d'austérité, l'Union européenne a versé deux subventions majeures, dont le Programme Media: grâce à cela, nous avons presque tout financé. Mais il nous manque toujours 150 000 euros.

Parlez-nous du Doc Market, qui, après le MIPDoc de Cannes, Rotterdam et les Hotdocs de Toronto, est un rendez-vous majeur pour la profession.

Cette branche existe depuis le début. Nous étions l'un des premiers festivals à établir un marché du documentaire. C'est un maillon de la chaîne absolument nécessaire pour permettre au média de continuer à exister après le festival. Nous accompagnons beaucoup d'acheteurs internationaux, des programmeurs de télévision. Nos projections publiques constituent également un excellent banc d'essai: la majorité des séances font salle comble, ce qui peut être un bon indicatif du succès à venir d'un film.

Quelle idée présidait au départ à la création du TDF et comment l'avez-vous vu évoluer?

J'ai vécu dans plusieurs pays, incluant le Canada, l'Angleterre, les États-Unis. J'ai facilement eu accès à l'information, la culture, à travers quantité de moyens. J'ai baigné dans des sociétés libres, c'est-à-dire dans lesquelles on ne dépend pas d'une seule source d'information, mais de plusieurs. Quand je suis finalement rentré en Grèce, après l'avoir quittée pour vingt-quatre ans, j'avais l'impression de suffoquer. C'était une société très fermée. Aujourd'hui, je rencontre des jeunes qui partagent ce sentiment: formés à l'étranger, ils reviennent et ont l'impression de ne plus comprendre leur pays. Or, les moyens d'information existent pleinement (Internet, presse); tout se joue désormais par leur remise en cause critique.



Un des sites du Festival de Thessalonique (Photo: Ververidis Vasilis)

Quels seront les prochains défis du festival?

La Grèce n'est pas vraiment un pays européen. Nous avons connu 400 ans d'occupation turque et avons hérité d'une culture éloignée de la vie européenne, avec une conception différente de la moralité. Beaucoup de choses ont changé depuis la libération, mais c'est trop récent. Notre festival s'inscrit dans cette évolution, apporte sa modeste contribution à la liberté et à l'indépendance d'expression. Le TDF doit grandir, se diversifier davantage et surtout, élargir son accessibilité à tout le pays, entre autres grâce à notre programme de «streaming screenings»: chaque soir pendant l'évènement, un film est présenté simultanément à Chypre, en Crète, dans le sud... Après le festival, nous partons en tournée dans quatorze villes. Une cinémathèque verra le jour à Thessalonique. Tous les moyens seront déployés. Des milliers de copies de films sont en notre possession: elles seront numérisées et accessibles.

Vous représentez le TDF et endossez le rôle de directeur artistique: comment décririez-vous votre profession?

J'ai toujours travaillé et ne prends jamais de vacances. Je suis un créateur de liens, entre les gens, entre les œuvres. Je veux constamment impliquer davantage de personnes, issues de tous horizons, les faire se rencontrer. Cela peut paraître romantique, mais j'y crois vraiment. Je ne suis ni professeur, ni politicien: j'ai plus de libertés. L'idée est de savoir quoi faire avec. C'est ce qui est le plus délicat, et certainement le plus passionnant.📍